

Le sida... À tous les temps

Catherine Mavrikakis

Number 271, Winter 2020

Traversée intempestive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2020). Le sida... À tous les temps. *Spirale*, (271), 32–35.

Le sida... À tous les temps

Les années sida ne m'ont pas lâchée. Les années sida où ennemis, amis, copains, frères, cousins, cousines mouraient sans crier gare, les années sida où je me trimballais, hébétée, d'enterrement en enterrement, les années sida où il fallait rire quand on pleurait, où il fallait pleurer quand on riait, continuent de me courir après. Toujours, elles me rattrapent.

À la recherche d'un livre dans ma bibliothèque, je les sens fondre sur moi. Elles vont me tomber dessus. Voici que des morceaux de phrases contaminées chutent. Voici que des milliers de vocables malades se ruent sur moi : « *Mais qui saura vraiment rendre le ressort tragique de nos destins : la précipitation, l'enchaînement des crises et des symptômes, la lente aspiration vers le néant, jusqu'à cette crispation ultime qui marquera le terme de nos souffrances ?* »

Ces mots lancés à l'avenir par Maxime Montel dans son magnifique opuscule *Un mal imaginaire* (Minuit, 1994) me pointent aujourd'hui du doigt. J'entends son : « *Nous ne laisserons que nos morts* ». Demain, ce sera la photographie de Pierre sur son lit d'agonie qui surgira d'un cartable, mal classée, en demandant vengeance. Samedi, le nom du patineur Ondrej Nepela me viendra à l'esprit, alors que la télé rapportera les propos homophobes de Sotchi. Dans un mois, la fenêtre du salon de l'ancien appartement de Graham me fera des clins d'œil narquois quand je traverserai la rue Peel. Dans un an, le prénom de mon futur étudiant Seymour me laissera bouche bée. M'apparaîtra alors ce jeune homme, mon ami, qui mourut le 22 novembre 1995, après des mois d'horreur.

Mais des années sida la plupart du temps, je ne me souviens pas. Je ne peux, je ne veux pas me rappeler de ce sida-là. De sa violence, j'ai tout oublié. De sa petitesse, j'ai tout effacé et son horreur, je l'ai simplement éradiquée.

Des années 1980 et 1990, il ne me reste peut-être que les morts.

Quel héritage les années sida ont-elles laissé ? Comment ont-elles marqué notre époque ? Qu'est-ce que ces jeunes morts ont légué aux générations à venir ? Dans quel récit historique se sont-ils vus inscrire ? Et peut-on simplement mettre le sida au passé, et sa disparition au futur, en voyant le présent comme un entre-deux prometteur ?

LA DOMESTICATION DU SIDA

Le sida s'est domestiqué. Il est devenu dans l'imaginaire occidental une maladie chronique au même titre que la dépression, la bipolarité, l'obésité. Et pour les pathologies de la vie, il y a tous les médicaments auxquels on aurait maintenant si facilement accès...

Les amis séropositifs cherchent l'âme sœur ou des corps de jouissance sur les sites de rencontres. Protection, préservatifs, antirétroviraux, séroconcordance, sérodiscordance, trithérapie, charge virale détectable, mariage gai, droit à la famille ont permis de penser le sida autrement. Des mots doux, des mots pleins d'espoir, malgré la terreur qu'ils portent en secret en eux, sont parvenus à dresser le sida et à en faire un tendre compagnon d'infortune.

Le sida ne mord pas de la même façon et bientôt, il sera chose du passé... On promet sa fin sur internet. L'hécatombe des années 1980 et 1990 n'aura été qu'une exception dans la grande marche du progrès scientifique triomphant. Un moment gênant où il y aura eu bien sûr quelques erreurs, quelques problèmes d'adaptation. Et, oui, aussi quelques millions de morts... Mais, finalement, tout est rentré dans l'ordre... Maintenant, le mal est ailleurs, loin de chez nous, dans des pays où de toute façon on meurt de tout, on meurt de rien. Maintenant, le mal est circonscrit, réduit à quelques personnes qui n'en mourront pas tout à fait et qui ne doivent donc pas en faire un plat...

Les années sida nous auront laissé des paquets de condoms de toutes formes, de toutes les saveurs. On en fait des ballons pour fêter les droits des homosexuels et les nouvelles familles. Les années sida de la terreur, les années sida de la peine, du « *on laisse mourir ces gens-là, sans rien dire, parce que de toute façon, ils ne sont pas comme nous* », ne sont déjà plus qu'une parenthèse de l'histoire. Des 33 millions de morts en trente ans, des 33 millions de personnes vivant avec le VIH en 2013 et des 7 000 nouvelles contaminations chaque jour, comme le déclarait ironiquement Larry Kramer, l'histoire fera très peu de cas : quelques lignes peu bavardes dans l'histoire

des xx^e et xxi^e siècles. C'est peut-être pourquoi Kramer travaille depuis 1981 à son histoire encore inachevée des homosexuels et du sida en Amérique, qui compte plus de 4 000 pages. Mais qui lira ce livre trop gros pour être résumé et qui connaît le nom de Larry Kramer aujourd'hui ?

Quel héritage les années sida ont-elles laissé ? Comment ont-elles marqué notre époque ? Qu'est-ce que ces jeunes morts ont légué aux générations à venir ? Dans quel récit historique se sont-ils vus inscrire ? Et peut-on simplement mettre le sida au passé, et sa disparition au futur, en voyant le présent comme un entre-deux prometteur ? Des années sida, ne nous reste-t-il que le ruban rouge que l'on n'arbore plus que le premier décembre, l'image de David Kirky en Christ crucifié, agonisant sur son lit, dont l'image fit le tour du monde grâce à une pub de Benetton, et le nom de Ryan White qui dit vaguement quelque chose à ceux qui ont eu peur d'attraper le sida, sans être « coupables », lors d'une transfusion sanguine, ou encore chez leur dentiste ou l'acupuncteur ? Les années sida continuent-elles simplement leur cinéma un peu kitsch, un peu macabre ? Se déploient-elles comme une vieille pellicule en noir et blanc, abîmée par le temps qui hoquette, pleine de ratés, sans créer un sens nouveau ?

Il me semble important de penser le post-sida (faut-il mettre ce mot au singulier ?) dans le possible surgissement d'anachronies. Nous ne sommes pas après le sida, nous sommes encore dedans, et peut-être même avant le sida ou toute autre maladie qui viendra stigmatiser une communauté et pour laquelle nous ne ferons (ne faisons déjà) pas grand-chose. Le post-sida est à comprendre non pas comme ce qui vient simplement après les années sida, mais bien comme ce qui est hanté par un présent encore malade et un futur qui n'est malheureusement pas simplement celui du progrès.

Si les années sida ont laissé leur marque, c'est bien parce qu'elles n'ont pas encore fini d'arriver. Et je ne parle pas seulement de séropositifs qui, après vingt-cinq ou trente ans d'ingurgitation folle de médicaments, finissent par se suicider ou par mourir à bout de souffle. Je parle des années sida comme

Le post-sida est à comprendre non pas comme ce qui vient simplement après les années sida, mais bien comme ce qui est hanté par un présent encore malade et un futur qui n'est malheureusement pas simplement celui du progrès.

d'un temps qui ne peut s'inscrire tout à fait dans la marche de l'histoire qui banalise tout ; comme d'une époque qui n'a pas fini d'exister, de se déployer et avec laquelle nous aurons encore d'une manière ou d'une autre à dialoguer.

De jeunes intellectuels, ceux qui sont à la base même de ce dossier de *Spirale*, continuent d'avoir le sentiment d'une communauté inimaginable, mais bien avouable, qui se crée à travers le temps et l'espace. Hantés peut-être par cette phrase de Blanchot, devenue si importante pour moi : « *ce qui n'a pas eu lieu doit aussi des comptes à la mémoire* », ils continuent à faire exister, à rendre vivants, présents, ceux qui ont disparu.

LE PRÉSENT AU CONDITIONNEL

Pour moi, née en 1961, qui avais vingt ans au moment de l'épidémie, les années sida ont inscrit au cœur du présent un conditionnel. Le temps se trouble, sans cesse doublé par tout ce qui aurait pu être. Graham aurait cinquante-six ans, Hervé en aurait eu cinquante-sept. Hier, je me serais disputée pour toujours avec Seamus et réconciliée aujourd'hui même. Pat serait mort d'une *overdose*, mais la vie serait quand même moins triste. Pour les gens de ma génération, qui ont vécu parmi et avec les sidéens, qui ont été bercés par leurs voix, qui se sont lovés au creux de leurs mots et de leurs œuvres, il est impossible de ne pas imaginer encore l'existence de ceux qui ne seraient pas encore morts à l'heure actuelle, si la maladie ne les avait pas ravis au monde. Pour moi, sans cesse le conditionnel devient présent. Les frontières entre ce qui aurait pu être et ce qui advient ne cessent de se brouiller.

Josée Yvon, Norman René, Hervé Guibert, Esther Valiquette, Graham McEwen, Pierre A. Larocque, Philip-Dimitri Galas, David Wojnarowicz, Mark Lowe, et tant d'autres continuent à vivre dans cet au-delà des années sida qui s'acharne à les faire toujours exister.

QUEL AU-DELÀ POUR LE SIDA ?

Freddie Mercury, le leader du groupe Queen, à qui l'on demandait dans une entrevue ce qu'il voulait que l'on se rappelle de lui après sa mort, répondit de façon narquoise au journaliste qu'il se moquait de sa postérité. Pourtant, la veille de sa mort, il diffusait un communiqué de presse où il tenait à annoncer sa séropositivité. Mercury désirait, malgré tout semble-t-il, laisser à ses contemporains et aux générations à venir l'image d'un mort du sida. Un grand chanteur rock du xx^e siècle aura donc été lui aussi terrassé par le sida.

Quatre ans après sa mort, survenue le 22 novembre 1991, Freddie Mercury lançait de l'au-delà son album *Made in Heaven* pour lequel il avait enregistré des pièces alors qu'il était malade. En 2012, avec l'aide d'un orchestre symphonique, on reprit la chanson « Barcelona » que Mercury avait interprétée avec la soprano catalane Montserrat Caballé des années plus tôt. Cela avait été le souhait de Mercury, non assumé durant sa vie, de retravailler cette chanson avec un grand orchestre. Au-delà de la manœuvre des producteurs avides d'argent ou de l'ultime tentative de Brian May et des membres du groupe Queen de faire un *comeback*, les albums lancés après la mort de Mercury participent de cette idée d'un conditionnel qui ne nous lâche pas, sur lequel il faut veiller et que l'on peut conjuguer au présent.

On est en droit de dénoncer avec véhémence cette utilisation des morts au profit du capitalisme. Oui, si l'on veut. Mais pour moi, les albums que Mercury aurait voulu faire ont été lancés, malgré tout. La mort n'a pas tout à fait empêché la réalisation du désir du chanteur. C'est à ce conditionnel qui double notre présent, qui en est le spectre qu'il faut s'attacher quand il est question du sida. Tenir les promesses que les morts nous ont faites, réaliser les désirs de ceux qui se sont tus, tel fut, tel est et tel sera notre devoir.

Ainsi, il nous sera possible de ne pas laisser que nos morts.

